

## CLXII. — AVENEL ! AVENEL !

Les habitants des dernières vallées de ces montagnes avaient écouté avec une émotion indicible mourir le bruit du canon... pareil à l'agonie lointaine d'un orage.

Ils n'étaient pas les seuls !

La petite armée de secours, rassemblée par Walter d'Avenel et conduite par lui avec une impatience anxieuse, venait d'atteindre les derniers contreforts des monts d'Orfeld.

Le chevalier de la reine marchait à l'avant-garde, étudiant la contrée, cherchant s'il n'apercevait pas quelque éclaireur de Mac Sweeny.

Malgré la pureté du ciel, il crut entendre un bruit lointain et affaibli de tonnerre.

Saisi d'un soupçon soudain, il s'arrêta, ordonna d'un geste l'immobilité à ceux qui l'entouraient, et prêta l'oreille.

Un nouveau et faible grondement arriva jusqu'à lui.

Sautant aussitôt de cheval, il applique ses oreilles contre terre.

Et, se relevant brusquement :

—C'est le canon ! On se bat là-bas !... Ah ! puissé-je encore sauver Mac Sweeny et venger ma reine !

Il avait laissé au capitaine des gardes de Marie Stuart, resté à la tête de l'armée, les pièces d'artillerie primitives, mais légères et efficaces, qu'il avait fabriquées lui-même.

Mac Sweeny s'en servait. Il se trouvait donc engagé.

Les alliés, en nombre bien plus considérable, avaient réussi à lui couper la route.

Et ce bruit du canon était le râle de sa résistance !...

Le chevalier de la reine eut aussitôt pris son parti.

Passant au galop au milieu de ses troupes, il ordonna de nouvelles formations, et montrant la direction d'où venaient les détonations, commanda de tripler l'allure.

Laissant le convoi qui avait entravé sa marche sous la garde de quelques centaines d'hommes, il revint au milieu de ses troupes.

Et montrant les montagnes avec la pointe de son épée :

—On se bat là-bas. Arrivons à temps pour secourir nos frères !

Et, prenant sa cavalerie, il s'élança devant.

Son lieutenant avait ordre de lui conduire le reste des troupes sans prendre de repos.

En abordant les premières pentes des montagnes, le grondement des détonations lui arriva plus distinctement, mais en même temps plus espacé...

Et, tout à coup, il cessa de l'entendre.

—Mac Sweeny aurait-il réussi à repousser les ennemis ? murmura-t-il. Cependant le bruit des détonations ne s'est ni éloigné ni déplacé... Aurait-il été vaincu ?...

Et une angoisse soudaine l'étreignant, il songea à tous les braves immolés en pareil cas.

Il revit le clan d'Avenel, les chaumières d'où tant de vaillants étaient sortis à sa voix, et qui demeureraient vides à jamais du père, de l'époux, du frère, partis pour les combats... pour la défaite !

Il pensa aux rudes bûcherons qui avaient si généreusement accueilli autrefois sa petite armée épuisée par la traverse des forêts, la fatigue et la faim, et qui avaient grossi ses troupes de leurs terribles phalanges.

Ces lutteurs jusqu'alors invaincus, eux dont les haches terribles, les massues noieuses cerclées de fer avaient défoncé les cuirasses des fameuses Côtes de Fer, des cavaliers anglais réputés invincibles, allaient donc périr aussi, sans profit et sans gloire !

Et tous, tous, laissant le trône des Stuart à la merci des étrangers et des traîtres...

—Oh ! cela ne sera pas ! dit-il avec force. Par notre sainte Dame Blanche d'Avenel !

Et mettant son cheval au galop, il pénétra dans les gorges qui tordaient, entre les montagnes, leurs circuits tourmentés...

Derrière lui, cinq cents cavaliers suivaient avec fracas, comme si, en un nouveau déluge, des eaux torrentieuses roulaient les rochers détachés.

Mac Sweeny ignorait l'approche de ce secours.

Les courriers qu'on avait envoyés en avant, arrêtés par la cavalerie anglaise, avaient dû retrograder. Et ceux qu'il avait expédiés ensuite, dans d'autres directions, erraient à travers les défilés, cherchant à découvrir de nouveaux passages.

Mais, ainsi qu'il l'avait juré, lord Rosberg et ses alliés ne triompheraient ni aussi vite ni aussi facilement qu'ils se le promettaient.

Les hordes anglaises, enivrées d'espoir, étaient venues se briser sur le mur d'airain de l'armée écossaise.

A la fin, las d'être attaqués, fatigués de repousser des assauts, les

bûcherons, rangés en carré profond et sombre, s'ébranlèrent d'eux-mêmes sans en avoir reçu l'ordre.

Et, sans souci de la masse d'ennemis rangés devant eux, ils s'avancèrent, s'enfoncèrent dans leur boue, pareils à un navire-fantôme au milieu d'une mer de tempête.

Et des cadavres jonchaient le sol autour de leur noir bataillon !

A chaque instant, leur nombre se réduisait : mais, se serrant, comblant chaque vide, ils ne cessaient de combattre, imprimant dans le sang la trace de leurs larges pieds.

C'était une immolation tragique, affreuse et magnifique : mais c'était une vaine immolation.

Entourés de tous côtés, les guerriers écossais étaient condamnés à périr jusqu'au dernier... à moins de se rendre.

Se rendre, ni eux ni leur chef n'y pensaient seulement !

Les highlanders des bord de la Tweed eurent alors une inspiration mélancolique et tragique.

Au moment de succomber, de mourir, ils entonnèrent le chant de guerre d'Avenel... appel aux souvenirs de gloire des ancêtres, adieu viril et touchant au pays natal.

Les strophes ardentes du vieil hymne de guerre éclataient en ondes farouches et sonores, scandées par le bruit des épées, lorsque soudain, à l'entrée du défilé occupé par les Anglais, un remous inattendu fit refluer la masse de ceux-ci.

Lors Rosberg était debout sur une éminence d'où il contemplait l'agonie des Écossais, impatient de la voir durer aussi longtemps.

Il se retourna, involontairement inquiet.

Il vit les rangs de ses alliés s'ouvrir violemment, repoussés, écrasés contre les rochers.

—Damnation ! rugit-il d'un accent étranglé. C'est LUI !...

Un chevalier couvert d'une armure blanche venait de surgir, enlevant son cheval qui bondissait, écumeux, renversant tout.

Derrière, d'autres cavaliers, ardents, résolus, le glaive nu à la main, suivaient comme une trombe, achevant l'épouvantable trouée.

Le nouveau venu, la visière de son casque levée, dans un sublime mépris du danger, embrassa d'un coup d'œil le champ de bataille.

—Avenel ! Avenel ! cria-t-il d'une voix terrible. Oui, c'est moi... Avenel le ressuscité !...

Et il lança sa monture au plus fort de la mêlée.

—Avenel ! haleta le chef des Anglais et des traîtres atterré. Mort à lui ou nous sommes perdus !

Et il le désigna aux mercenaires qu'il gardait en réserve.

Mais le cri de guerre, si redouté sur la rive anglaise de la Tweed, poussé par le chevalier était parvenu jusqu'aux Écossais.

Ils reconnurent Walter d'Avenel.

Et une acclamation frénétique, enflammée, jaillit de leur bouche :

—Avenel ! Avenel ! Écosse ! A la rescousse, jusqu'à la mort ! répondirent-ils avec un élan gigantesque.

Des blessés eux-mêmes se soulevèrent pour agiter leurs toques ou leurs épées brisées.

—Courage, amis ! clama le vieux capitaine écossais, reconnaissant lui aussi le beau et fier chevalier de la reine. Je vous disais bien que ces félons ne nous tenaient pas encore !

Et à la tête de ce qui lui restait encore des braves artisans d'Édimbourg, rangés autour de lui, il chargea afin de rejoindre Walter d'Avenel.

Les deux chefs, enfin arrivés auprès l'un de l'autre, s'embrassèrent et se tournèrent aussitôt vers les ennemis de l'Écosse qui reculaient déjà...

Lord Rosberg, qui, l'imprécation aux lèvres, se voyait encore contraint de songer à la retraite, eut tout à coup un cri de joie sinistre.

Il venait de reconnaître le petit nombre des soldats de secours amenés par Walter d'Avenel.

—Allons, fit-il, il sera dit que la fortune de la Stuart devra sombrer d'un seul coup, aujourd'hui, en me livrant ensemble ses deux généraux.

Et la lutte recommença plus violente, plus acharnée.

Malgré des prodiges de valeur, les soldats de Mac Sweeny et de Walter d'Avenel, battus par une véritable mer humaine, étaient obligés de se replier sur la montagne à laquelle le vieux général s'était appuyé dès le commencement.

A cause de la nature tourmentée du terrain, les cavaliers amenés par le chevalier de la reine avaient dû mettre pied à terre, perdant ainsi leur principal avantage.

Et Walter regardait anxieusement vers les gorges, pour voir si toutes ses autres troupes ne paraissaient pas.

Sur son ordre, les trompettes sonnaient sans désespérer, pour les guider à travers les montagnes.

Tout à coup, au sommet d'un pic escarpé, des bannières s'agitèrent.

—Les voici ! clama le chevalier. Enfin !

Aux cris de : « Écosse ! Stuart ! » les débris de ce qui avait été la vaillante armée de Mac Sweeny et les jeunes troupes du secours descendant des rochers se réunirent, prêts de nouveau à faire tête.

Le soir commençait à tomber. Un fossé de sang coulant dans le